



L'Occident n'est pas mort, il n'est plus crédible

Pierre Fraser (PhD, linguiste et sociologue)

SOURCE : REVUE SOCIOLOGIE VISUELLE

L'Occident : un mot trop plein pour un monde trop fragmenté

Il fut un temps où l'Occident semblait aller de soi. Il suffisait de le nommer pour qu'il existe. Aujourd'hui, il vacille à mesure qu'on l'invoque.

Mot fétiche des chancelleries, épouvantail des régimes autoritaires, bannière brandie aussi bien par Donald Trump que par Vladimir Poutine, l'Occident est devenu une notion paradoxale : omniprésente dans les discours, mais de plus en plus insaisissable dans la réalité.

À force d'être convoqué à tout propos, l'Occident ne se donne plus comme une évidence, mais comme un problème.



L'Occident comme construction idéologique

Première difficulté : savoir de quoi l'on parle. L'Occident n'est plus une donnée géographique stable. Il a cessé depuis longtemps d'être simplement « l'Ouest » d'un centre donné. L'Afrique du Nord, jadis cœur de l'Occident romain, est aujourd'hui perçue comme orientale. Le Japon, la Corée du Sud ou l'Australie sont qualifiés d'occidentaux sans jamais avoir été occidentaux sur le plan géographique.

Ce glissement dit l'essentiel : l'Occident n'est plus un lieu, mais un récit. Un récit qui a besoin d'un contraire pour se définir : l'Orient hier, le bloc soviétique ensuite, le Sud global aujourd'hui.



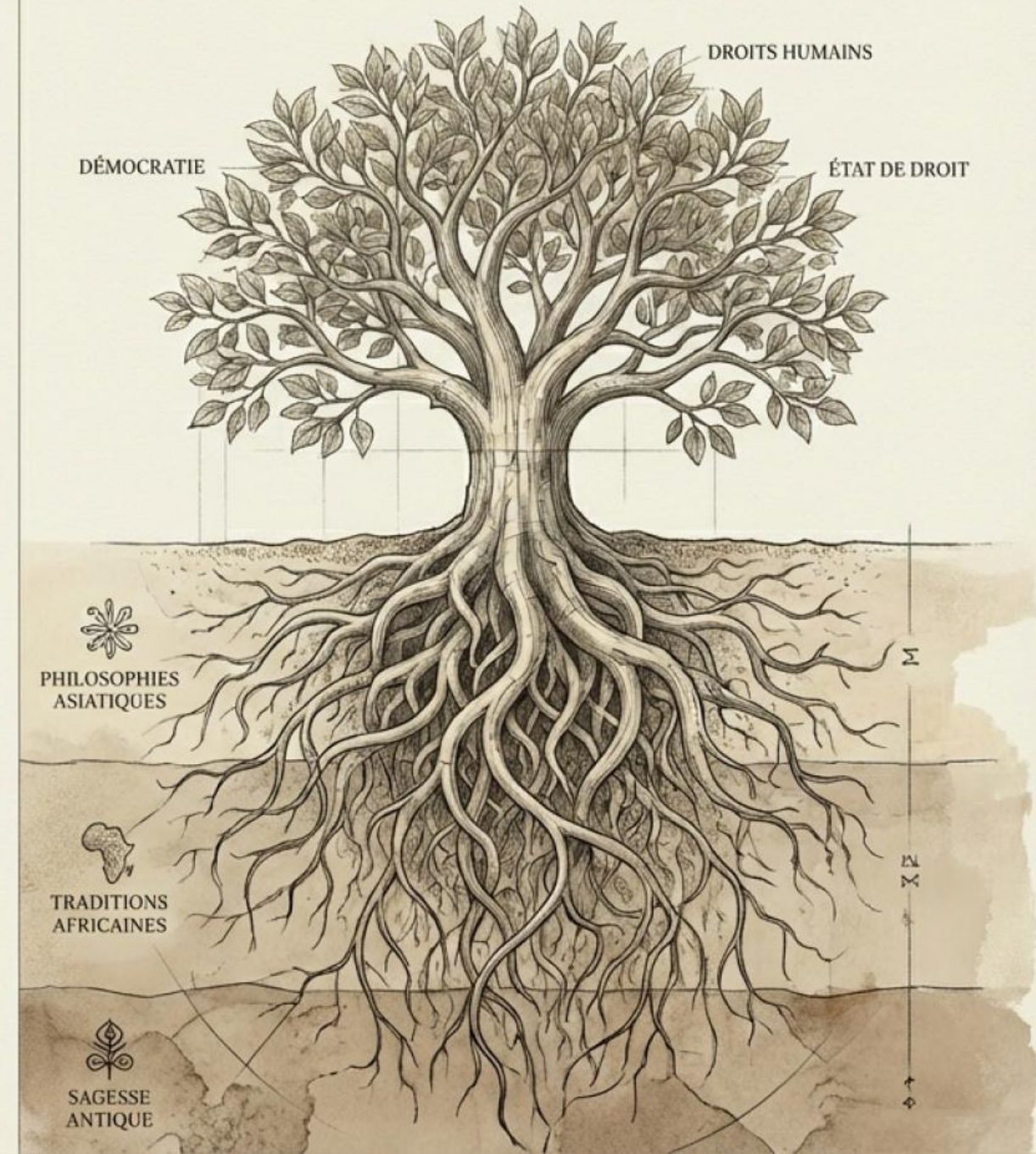
Le mythe des valeurs occidentales

À cette construction idéologique s'ajoute une revendication axiologique : l'Occident se présente comme le berceau des valeurs universelles. Démocratie, État de droit, droits humains.

Mais cette prétention contient une contradiction centrale : comment des valeurs peuvent-elles être à la fois occidentales et universelles ?

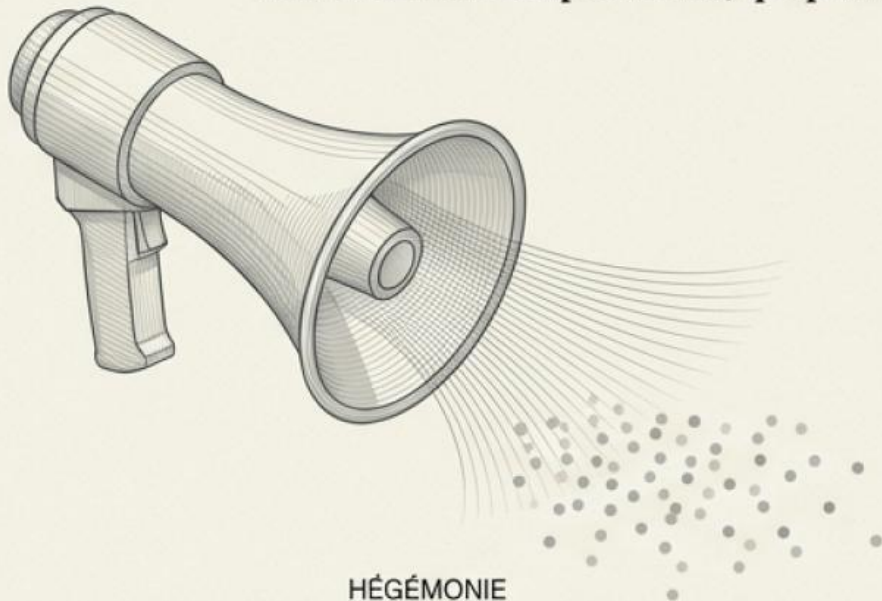
L'universalisme revendiqué par l'Occident est historiquement situé. Il repose sur une posture d'énonciation hégémonique. Or, les grands universaux moraux précèdent largement l'Europe moderne et s'enracinent dans des traditions religieuses, philosophiques et politiques non occidentales.

Ce que l'Occident appelle ses « valeurs » relève moins d'une invention que d'une appropriation.

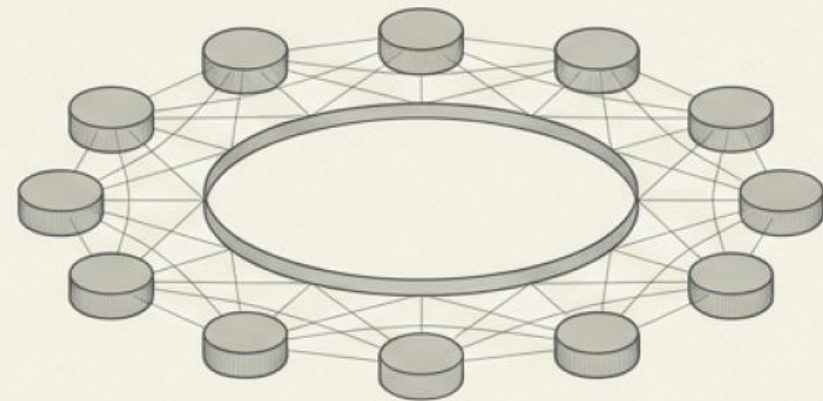


Universalisme hégémonique contre universel partagé

Le nœud du malaise contemporain est là. Non pas dans l'existence de principes communs, mais dans la manière dont ils sont mobilisés. L'Occident a longtemps confondu universalité et domination. Il a présenté ses normes comme neutres tout en les imposant par la force : guerres coloniales, interventions extérieures, zones d'exception juridique. La distinction est décisive : un universalisme surplombant, qui parle au nom de tous sans les écouter, n'est pas un universel.



HÉGÉMONIE



PARTAGE



Le double standard et la crise de crédibilité

Rien n'a davantage fragilisé la parole occidentale que son incohérence. La guerre en Ukraine a suscité une mobilisation immédiate au nom du droit international. La guerre à Gaza, marquée par des accusations de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, a été traitée avec une prudence diplomatique révélatrice.

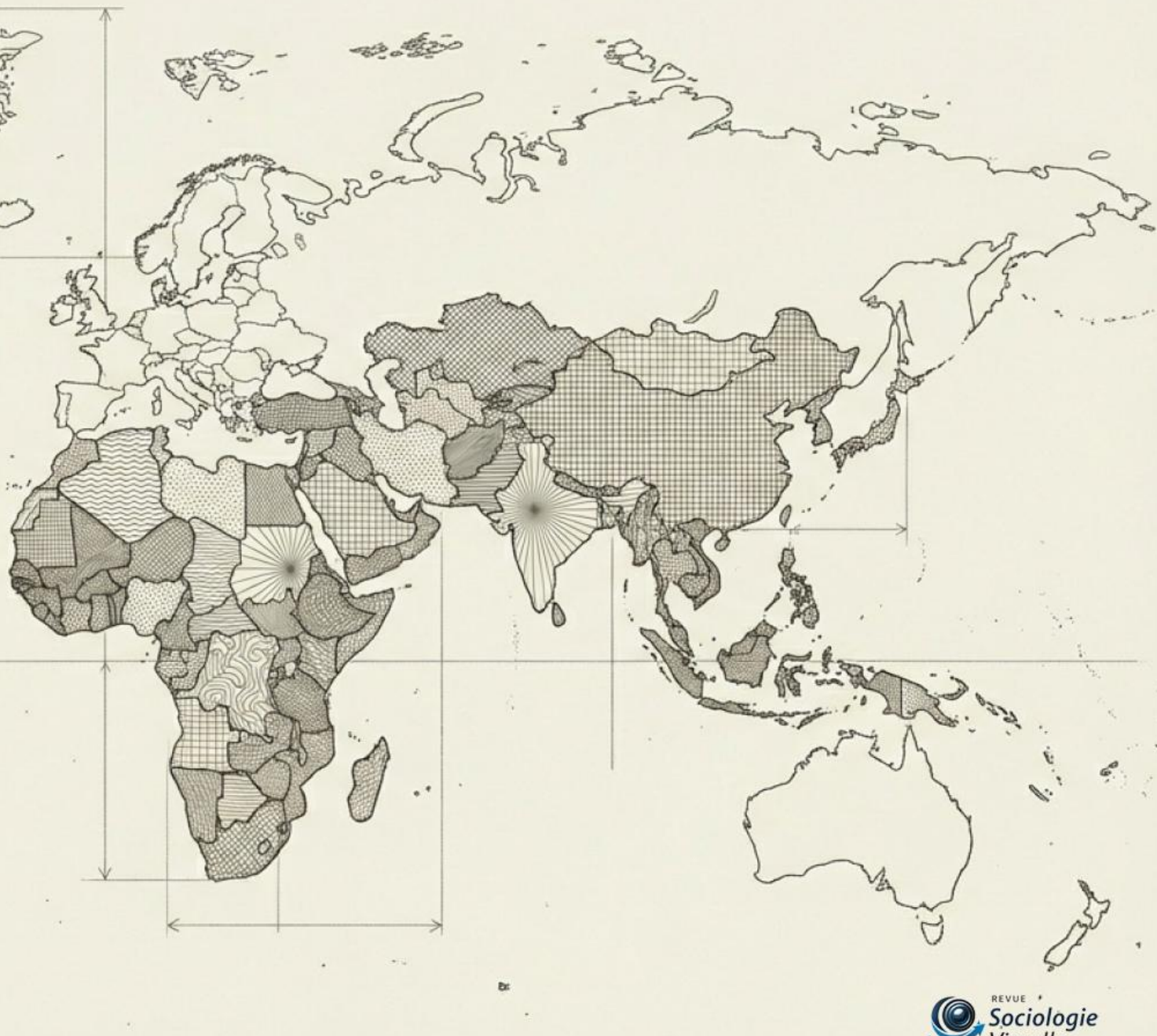
Ce deux poids deux mesures ne passe plus inaperçu. Il ne choque pas seulement par son injustice ; il délégitime profondément la prétention morale occidentale.

Lorsqu'un principe n'est invoqué que contre ses adversaires, il cesse d'être un principe. L'Occident parle encore, mais il n'est plus entendu.

Le Sud global : une coalition par le ressentiment

Face à cette perte de crédibilité, le « Sud global » s'affirme comme catégorie politique. Mais là encore, l'unité est largement illusoire. Ce Sud n'est ni homogène, ni émancipateur. Il rassemble des régimes autoritaires, des démocraties fragiles, des puissances émergentes, unis moins par un projet commun que par un rejet partagé de l'hégémonie occidentale.

Ce rejet n'implique pas une contestation du capitalisme mondial. Il vise avant tout la hiérarchie des pouvoirs. Le conflit n'est plus idéologique au sens classique ; il est stratégique.



Le 7 octobre 2023 comme rupture symbolique



Le 7 octobre 2023 marque une césure. Non pas l'origine du conflit israélo-palestinien, mais un moment de bascule morale et narrative. Les catégories héritées — agresseur, victime, droit, légitimité — ont été profondément reconfigurées dans l'espace mondial. Depuis cet événement, l'Occident ne contrôle plus le récit. Ses références historiques, sa mémoire morale, son capital symbolique sont disputés, retournés, parfois annulés. Ce qui se fissure, ce ne sont pas seulement des alliances, mais des cadres cognitifs.

Déclin ou désagrégation ?

Parler du « déclin de l'Occident » est sans doute insuffisant. Il ne s'agit pas d'une chute brutale, mais d'une désagrégation lente.

Les catégories intellectuelles forgées au XX^e siècle — Est/Ouest, Nord/Sud, civilisation occidentale — ne permettent plus de penser un monde multipolaire, fragmenté, traversé de conflits normatifs.

L'ironie est là : jamais autant de personnes n'ont voulu migrer vers les pays dits occidentaux, et jamais l'Occident n'a semblé aussi incapable de dire ce qu'il est.

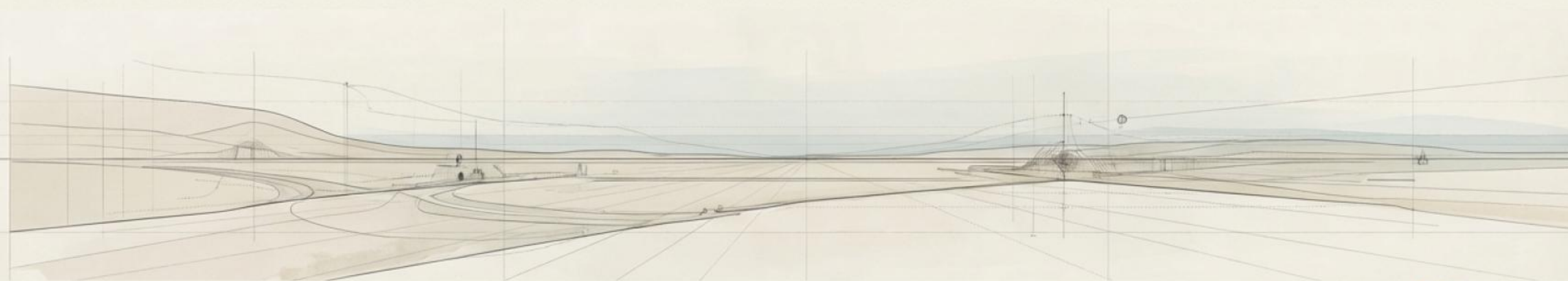


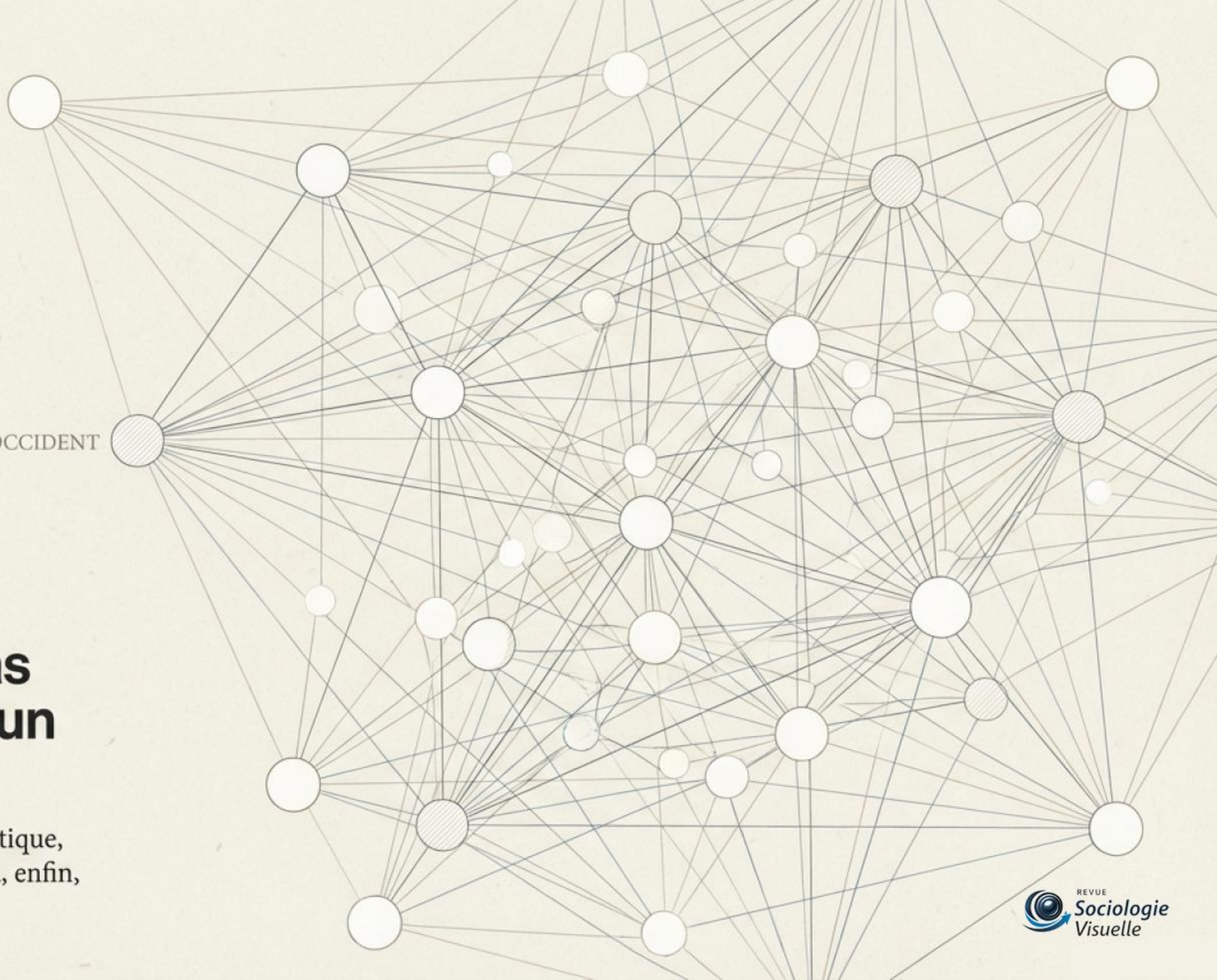
Faut-il abandonner l'Occident ?

Abandonner le mot, peut-être. Abandonner la prétention, certainement. Ce que le monde semble rejeter aujourd'hui, ce n'est pas la démocratie, ni le droit, ni la liberté, mais l'idée qu'ils auraient un propriétaire exclusif.

L'Occident ne disparaît pas. Il cesse simplement d'être le centre.

Cette perte de centralité, plus que toute autre chose, explique la crispation, les discours apocalyptiques, et les prophéties de fin.





L'OCCIDENT

L'Occident n'est pas mort, il est devenu un problème politique

L'Occident est devenu un problème politique, moral et intellectuel. Et c'est peut-être là, enfin, qu'il commence à exister autrement.